

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 67 (1928)
Heft: 47

Artikel: Les petits cadeaux
Autor: R., Roger
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222200>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 05.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

L'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les nouveaux abonnés au CONTEUR VAUDOIS, pour 1929, recevront ce journal

GRATUITEMENT

dès ce jour au 31 décembre prochain, en s'adressant à l'Administration, 9, Pré-du-Marché, Lausanne.



LES TRISTES SOIRS D'AUTOMNE

SOUS l'aigre vent d'automne, aux rafales soudaines, les arbres se dépouillent.

Le ciel est nu.

Seul le vol d'un oiseau retient un instant le regard en animant l'espace, et de nouveau la solitude est là, plus émouvante encore après le battement d'une aile.

Rien que la symphonie des gris tout au long des montagnes, mais plus bas, dans la plaine au milieu des vergers, l'apaisement des verts aux subtiles nuances et le chant des couleurs plus vives au milieu des dernières feuilles.

Pas de joie fausse ou trop brutale, un appel au recueillement et le calme partout.

Le soir, lorsqu'une brume est descendue au ras du sol, les lumières apparaissent ternes, et tout à coup lointaines.

C'est alors qu'on a froid.

Chaque foyer qu'elles désignent est isolé des autres et comme inaccessible à la misère des rues. Le halo de chacune est un halo de rêve.

Il n'y a pas de vie.

Ceux qui chercheront au-delà quelque espérance ou quelque paix, trouveront des fenêtres closes. Avant de frapper à la porte, leur doigt s'arrêtera, leur cœur n'aura pas de confiance et leurs yeux plus d'amour :

Les heureux de la terre ont fermé leurs demeures.

Les murs qui les protègent emprisonnent le pauvre au creux de la ruelle. Ils font plus triste son chemin où la nuit se blottit mauvaise.

Les murs ont deux aspects : accueillants pour le riche, indifférents au vagabond, et plus souvent hostiles à le troubler de peur quand la ville est déserte et toute silencieuse, et que sur les pavés, les pas résonnent étrangement.

Le temps n'est plus des belles nuits troublantes, encore alourdies de parfums, durant lesquelles les pierres avaient gardé un peu de la chaleur du jour et vivaient sous la main comme un animal endormi.

Ceux qui n'avaient, pour reposer leur tête, qu'une pierre au bord de la route avaient l'illusion d'une présence amie et d'une joue contre la leur. Des jardins alentour où nichaient les oiseaux, la rumeur était douce, et le feuillage remuant qui cachait un mystère.

Mais surtout, la meilleure des consolations, la plus tendre et la plus humaine, était le joyeux éclat des lumières : celles du firmament et celles de la terre confondues dans le même calme.

Leur clignotement clair, si haut dans la montagne ou si haut dans le ciel, évoquait des mondes inconnus et des personnes proches.

Les paupières se fermaient sur une féerie qui se prolongeait dans le songe, et quelque rossi-

gnol modulait sur des notes éperdues, l'hymne de la nature entière exhaltant le bonheur de vivre.

Maintenant les feux sont sans joie. Avec le froid, ils ont perdu leur éclat caressant et le pauvre est demeuré seul.

Seul avec d'autres pauvres qu'on appelle les morts. Les cimetières abandonnés et les fleurs sans vie sur les tombes, les croix de bois toutes pailleuses dans leur monotonie :

Voilà l'automne.

Une dernière fois, la nature apparaît dans une fête de couleurs dont les tonalités s'assourdisent déjà, puis ce sera le dénuement total sous les premiers flocons de neige et cet infini de blancheur qui rendra la nuit moins obscure et les clartés plus crues.

Songez aux pauvres passants dont vous n'entendez point les pas étouffés dans la neige, aux morts ensevelis sous un plus grand oubli.

Qu'ils ne sentent pas leur détresse.

Et faites qu'en levant les yeux, le vagabond qui cherche le réconfort d'une chambre éclairée, ne trouve pas un feu sans joie, mais la promesse d'un accueil et l'amical salut d'un homme.

André Marcel.



ON MINÇO

DU que lo mondo est mondo, lâi a adé z'u dâi bracaillons on pou pertot, et mêm mouzo que tant que lo mondo dou-réra, lâi arà adé dâi dzeins à petita concheince por quoui on blosset dè mounia vaut mî què l'honneu et lo bon renom et à quoui ne tsaudrai rein dè veindrè l'âo z'âma se cein poivè l'âo rapportâ oquie d'altro. Por leu, l'est tot-on.

On crouïo guieux avâi atsetâ onna tchivra à crédit, et l'avâi promet dè la pâyî cauquie temps après. Quand lo termo arrevâ, diabe lo pas que sè demézèzà po teni sa parola, et cé qu'avâi veindu la cabra dut atteintrè, et l'eut bio lo relancè po avâi se n'ardzeint, n'avançâ pas mé què dè cratchi perque bas. On dzo, que lo reincontrâ, lo menaçâ dè lo remettre âo pro-tiureu se ne pâyivè pas et l'altro lâi demandâ dè preindrè pacheince onco quieinzè dzo et que sein fauta, l'âodrai lo pâyî. Lè quieinzè dzo sè passont, et l'âo gaillâ fe coumeint Malbrouque : ne revint pas.

— N'est pas question dè cein, ora, lâi fâ lo créancier, qu'allâ lo trovâ, vâo-tou pâyî, oï âo na ?

— Coumeint, pâyî ! repond lo crouïo sire, t'é dza pâyî, et t'as bin dâo toupet dè veni mêm re-cliamâ oquie ; tè dâivo rein !

Et lo chenapan l'envoyâ à ti lè diablio ein lâi sotegeint que l'avâi pâyî quand bin n'étâi pas veré.

— Ah ! l'est dinsè que te vâo féré, repond lo veindîâo, eh bin, atteinnds !

Adon portâ plieinte âo dzuzdo dè pé que lè fe paraitrè ti dou, et lè vouaiquie remé à sè tsermailli et à preteintrè ti dou que l'aviont lè drâi. Lo dzuzdo ne savâi pas què féré, et cé qu'avâi

veindu la tchivra, qu'étâi on bravo hommo et que sè peinsâvè que l'altro avâi portant on pou dè concheince, fe âo dzuzdo :

— Eh bin, se Sami (lo larro s'appelâvè Sami), se Sami oussè djurâ que l'a pâyî, lâi recliâmio perein !

— Eh bin, vo z'ouddè, se fâ lo dzuzdo à Sami, pâodè-vo djurâ d'avâi pâyî clia tchivra ?

— Et oï, repond lo chenapan.

Ora ne sé pas se fe : « croix de bois, croix de fer, si je mens, je vais en enfer », âo bin se fe coumeint quand on prêtè sermeint ; mâ tantia que djurâ d'avâi pâyî, et tot fut de. La comparuchon bôtâ, et tsacon sè reterà.

Ein dècheindeint lè z'égras dè tsi lo dzuzdo, lo brâvo hommo, à quoui l'altro fasâi pedi, lâi fâ :

— Mâ ! qu'as-tou peinsâ, Sami, te vins portant dè paidrè te n'âma !

— T'as bin perdu ta tchivra, tè ! lâi repond lo coquien.

SOLEIL D'AUTOMNE

*En automne, quand le soleil fait fête,
Que sa caresse est douce aux cœurs lassés !
Le chef branlant mais l'âme satisfaite
De ce répit précédant la tempête
Les petits vieux cheminent compassés
En devisant des choses du passé !...*

*Ils contemplant, sereins, le paysage
Avec des yeux attendris et ravivés !
Cette accalmie est pour eux un présage
En tout pareil à l'automne de l'âge !...
De l'hiver bientôt il sera suivi,
Courbant sous la loi leurs cœurs assouvis !*

*Jour après jour, sans trêve et sans relâche
Ensemble ils ont lutté, peiné, souffert !
Attelés au joug par la même attache,
Les petits vieux ont accompli leur tâche !...
C'est pourquoi, savourant tout bien offert,
L'été de la Saint Martin leur est cher !*

Louise Chatelan Roulet.

A la Bourse. — On cause de vieux camarades :

— Et Jules, qu'est-ce qu'il devient ? Il était dans les sucres.

— Oui, dans le temps.

— Et maintenant ?

— Maintenant ! Il est dans la mélasse.

LES PETITS CADEAUX

PARMI les nombreux neveux de Célestin Turbal, la nouvelle tomba formidable, inattendue... Enfin, vous qui avez de l'imagination, vous voyez ça d'ici !... Ce fut, je vous l'assure, un beau remue-ménage dans toute la famille !

Chez les Moreau, chez les Tissier, chez les Mauriel, on ne parla plus que de l'événement. Il y eut des conseils secrets, des ambassades d'un ménage à l'autre, des réunions plénières dont naturellement il ne sortit rien. Enfin, la conclusion, pour n'être pas pratique, était du moins unanime et nette :

— L'oncle Célestin est devenu fou !

Pensez donc ! le pauvre homme comptait soixante-huit ans bien sonnés, et sonnés à une horloge qui ne fait grâce d'aucune minute. Sa fortune considérable lui avait toujours permis de passer benoîtement sa vie en vieux garçon aussi généreux pour les autres que pour lui-même.

me (n'est-ce pas là le plus intelligent des égoïsmes ?). Il ne s'était jamais refusé aucune satisfaction, mais il n'avait jamais manqué non plus de célébrer par quelque cadeau d'importance les naissances, baptêmes, épousailles et anniversaires de ses neveux, nièces, petits-neveux et petites-nièces. Il n'avait jamais compliqué son existence d'aucune aventure, d'aucun mariage, car il craignait pour lui-même les nouveautés. Enfin, il avait toujours fait montre d'un esprit calme, pondéré, rassuré...

Et voilà que tout à coup, sans crier gare Célestin Turbal annonçait ses fiançailles.

Chez les Moreau, qui étaient dans le commerce (haricots secs !) on déclara :

— Il nous joue un vilain tour. Il n'avait que nous et nos deux cousins pour héritiers. Nous comptons sur sa générosité pour nous aider... Il n'y a pas d'autre mot ; c'est un muflé !

Chez les Tissier qui étaient dans la banque on dit de même :

— Nous étions en droit d'escompter un tiers de son héritage. Désormais, rien à attendre de lui ! Il nous a trompés : réellement, il y a là un abus de confiance, une espèce d'escroquerie en somme !

Seuls les Mauriel prirent la chose en plaisantant :

— L'oncle est un rigolo. Il s'est aperçu, avant de mourir, qu'il lui manquait quelque chose. Il se dépêche de se l'offrir. Après tout, s'il est heureux, il a raison !

Le dimanche suivant, les trois familles rendirent visite à Célestin Turbal. Ce n'était plus comme autrefois le désir de se concilier ses bonnes grâces qui les poussait, mais la curiosité, l'impérieuse curiosité. Quand elles furent réunies et après des compliments difficiles à exprimer (oh ! comme ces compliments leur gratèrent la gorge au passage !) les questions s'entrechoquèrent :

— Qui épousez-vous, mon oncle ?

— Est-elle jeune, votre fiancée ?

— Est-elle jolie ?

— Est-elle riche ?

— La connaissons-nous ?

— Et quand doit avoir lieu le mariage ?

Mais le vieil oncle, impassible, souriant et rajeuni (ma foi ! une telle satisfaction illuminait son visage rasé de frais qu'il semblait avoir vingt ans de moins !) le vieil oncle répondit avec une douceur toute parfumée d'ironie :

— C'est une surprise, une bonne surprise que j'ai voulu vous faire, mes chers neveux. Souffrez que je garde quelque temps encore mon petit secret. Tout ce que je peux vous dire, c'est que ma fiancée...

Il hésita un moment, esquissa un sourire et reprit :

— Ma fiancée est très jeune. Oui, oui, vingt ans à peine ! Très jolie, du moins à mon goût ! mais n'a pas un centime de dot. Peu importe ! j'en ai pour deux. Quant à la date du mariage, elle n'est pas fixée. En tout cas, la cérémonie ne tardera guère et d'ici deux ou trois semaines... je compte sur vous !

On se sépara avec de nouvelles félicitations. (Non ! décidément, ces mots-là étaient durs à passer !) et chacun regagna ses pénates. Quand ils purent parler à leur aise, les mêmes réflexions jaillirent dans les trois ménages :

— Nous sommes refaits !

— La catastrophe est consommée !

— Plus d'héritage à attendre !

— Et maintenant, il faut nous fendre d'un cadeau !

Se fendre de cadeaux quand on a l'habitude d'en recevoir, est une chose cruelle. Les Moreau, oublieux des générosités se décidèrent de n'offrir qu'un objet modeste. Après de longues recherches, ce fut un encrier : (ça, c'était trouvé ! l'oncle n'écrivait jamais !) Les Tissier, mus par les mêmes sentiments, ne se ruinèrent pas davantage : ils envoyèrent une jumelle de théâtre : (la bonne idée ! Célestin Turbal ne mettait plus les pieds au spectacle depuis qu'il s'y était, une fois, enrhumé !) Quand aux Mauriel... Les Mauriel, eux, firent mieux les choses.

Se souvenant de ses goûts de fumeur, ils

adressèrent à leur oncle un fume-cigare en ambre, bagué d'or, chiffré de même, dans un bel étui de maroquin. Presque un présent de roi !

Quelques jours passèrent. La réponse de Célestin arriva par la poste, le même jour, pour les trois ménages. Dans ce billet, identique pour tous, et qu'il avait calligraphié lui-même... (peut-être l'encrier offert par les Moreau l'avait-il inspiré), dans ce billet le brave homme disait :

« Mes chers neveux, votre crédulité est peu flatteuse pour moi. Comment ! vous qui me connaissez, j'ose dire depuis toujours, comment avez-vous pu imaginer que j'étais assez fou pour prendre femme à mon âge ? Non, non, rassurez-vous, je n'en fais rien et reste garçon, vieux garçon comme devant !

» Mais, au cours de ma longue existence, j'ai eu trop souvent l'occasion de donner aux autres sans connaître le réciproque. J'ai donc voulu recevoir à mon tour et juger de votre générosité grâce à ce petit mensonge de comédie.

» Bien que ne me mariant pas, je conserve précieusement vos envois. Ils serviront à me rappeler les divers degrés de l'estime dans laquelle vous me tenez, et pour le dernier cadeau, le grand que j'aurai à faire, ma foi, je m'en souviendrai !

» Votre oncle affectionné, Célestin Turbal. »

Roger R.

L'examineur. — Vous savez, mademoiselle, ce qu'on appelle un corps transparent :

— Parfaitement, monsieur, c'est un corps à travers duquel on voit.

— Citez un exemple.

— Une serrure.

Un paysan avisé. — Un paysan consultait un avocat sur son affaire. Après l'avoir examinée, l'avocat lui dit :

— Votre affaire est bonne.

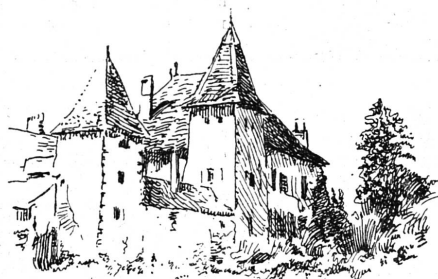
Le paysan le paye et dit :

— A présent, Monsieur, que vous êtes payé, dites-moi franchement si vous trouvez ma cause aussi bonne qu'auparavant.

Chez le pharmacien. — Je voudrais bien une tisane pour mon estomac... J'ai quelque chose là, qui monte, qui descend, puis qui remonte... et tout le temps comme ça.

Le pharmacien réfléchit quelques instants, puis gravement :

— Vous n'auriez pas avalé un ascenseur, par hasard ?



L'ÉCUYER MALGRÉ LUI

L'AMI Fritz, autrefois chef du réseau téléphonique de X... était un citoyen intelligent et jovial, fort répandu dans les cercles et sociétés de la ville. Il passait à tort ou à raison, pour aimer le divin jus de la treille... mais que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre ! Ce que peuvent dire ceux qui l'ont connu, c'est que Fritz apportait à l'exécution des devoirs de sa charge un zèle et une dignité remarquables. Il croyait à l'importance de ses fonctions et il le laissait volontiers entendre au cours des conversations. Il se plaisait à nous faire, chaque fois qu'il en avait l'occasion, des développements d'onde technique que nous écoutions, bouche bée, avec une admiration feinte ou réelle, dépassant en tout cas notre entendement profane. Tel était l'ami Fritz, téléphoniste accompli, chef de réseau compétent et bon camarade quand il n'abusait pas trop de la patience de ses auditeurs.

En ce temps-là, vivait dans un château sis à quelques kilomètres de la ville voisine de Z... une baronne authentique et richissime, qualités qui allaient alors souvent de pair. La noble dame, ayant l'intention de faire installer le té-

léphone en sa résidence, avait prié son architecte, un ami personnel du chef de réseau de faire part à celui-ci de son désir. Fritz répondit qu'il se rendrait volontiers sur les lieux pour étudier la construction d'une ligne et prendre toutes dispositions utiles mais, qu'étant donné la distance de la ville au château, il serait heureux de trouver à la gare un moyen de locomotion. Il convient de dire ici que cette idée lui avait été suggérée par l'architecte, on va voir dans quel but.

Il fut donc décidé que le distingué fonctionnaire se rendrait à Z..., un certain lundi, et qu'un « véhicule approprié » l'attendrait à la station du chemin de fer.

Entre temps, l'homme de l'art, facétieux compère, avait tiré des plans d'un genre tout à fait spécial. Deux ou trois amis communs mis dans la confidence, tous amateurs de petit blanc et de bonnes histoires, se trouvèrent au rendez-vous. Une rumeur mal contenue avait déferlé sur la cité paisible et c'est tout au plus si la fanfare n'était pas sur la place de la gare à l'arrivée du train. Fritz mit pied à terre et se montra d'emblée très sensible aux démonstrations à la fois déferlantes et amicales dont il était l'objet.

— C'est le directeur des téléphones qui va au château ! fit une voix près de lui qui le combla d'aise.

— On va commencer par « boire un verre » ! proposa l'animateur de la journée.

Et comme le chef-téléphoniste s'enquerrait au sujet de la voiture, on lui répondit que le véhicule allait venir.

Une première collation fut prise au buffet, une seconde au café voisin. Le temps s'écoulait, rapide, tandis que contemporains au corps de génie évoquaient de charmants souvenirs et de piquantes anecdotes. Grisé, Fritz vidait son verre en souriant.

Tout à coup, la porte s'ouvrit et un palefrenier apparut conduisant une mule blanche sellée, bridée et prête à partir...

— Messieurs, s'écria l'homme sur le seuil, je suis aux ordres de Monsieur le chef de réseau !

Surpris, Fritz regarda à droite et à gauche. Les visages de ses compagnons ne reflétaient rien d'extraordinaire. Il questionna, désignant le curieux équipage : «... voulez-vous que je monte là-dessus ? »

— C'est évident ! répondit l'architecte, metteur en scène, car on accède au château par un chemin muletier.

Les comparses approuvaient de la tête.

— Mais..., voulut encore objecter l'écuyer malgré lui.

— Ta, ta, ta, pas d'explications, monte là-dessus, tu as l'habitude du manège...

Fritz avait souvent parlé à ses amis de son prix d'équitation ; le moment était venu de leur prouver que ce n'était pas un simple effet de son imagination ! Il frémit. Comme il avait de l'embonpoint et du rhumatisme, l'ascension n'était pas chose facile. En ce moment critique, par bonheur, il revint en pensée certain vieux général escaladant sa monture par un escalier fait de malles d'officiers.

— Allez me chercher un tremplin ! dit-il en s'efforçant de sourire.

Une caisse à macaronis fit l'affaire.

Et lorsque Fritz fut en selle, le cortège s'ébranla.

La suite, intime et peu nombreuse au départ s'allongea avec le parcours. A l'arrivée sur la « place », il y avait foule. Tous ces curieux contemplant l'écuyer, la mule et le palefrenier, riaient et plaisantaient entre eux.

A tous les cafés, il y eut arrêt et nouvelle collation et, pour faciliter les opérations, les suivants emportèrent la caisse à macaronis d'une étape à l'autre.

En peu de temps, à tenir un tel programme, chacun finit par être « très éméché », Fritz, en particulier. Toutefois, l'habitude aidant et avec cette assurance que donne le vin, l'écuyer prenait plaisir à remonter en selle et à caracolier à travers la petite ville au milieu de ses amis.

Toutefois, à la nuit tombante, Fritz s'aperçut